

Michel Banniard

A la recherche de strates concurrentes entre le futur du latin classique et le nouveau futur roman

1. Micro- et macrodiachronie

Sauf exception notable, les linguistes diachroniciens, lorsqu'ils s'engagent dans l'étude de la genèse des langues romanes se comportent en chercheurs pressés. Ils ont hâte de déclarer que le latin est une langue morte remplacée par de nouvelles entités, les langues romanes. D'ailleurs le latin leur paraît avoir été si peu vivant qu'ils n'accordent une vitalité réelle qu'à une entité déjà fort réductrice, le latin vulgaire, généreusement autorisé à être parlé par les masses illettrées du Haut Empire. Cela permet d'écrire une histoire (ou plutôt une non histoire) expéditive où la parole latine commune dissout très vite ses propres formes (en général traitées de moribondes) pour laisser place à des nouveautés qui, quoique surgies dans le désordre ont pour elle la vertu immédiate d'être vivantes, romanes, et descriptibles en termes de romanistique.

Depuis une trentaine d'années, la sociolinguistique diachronique s'est efforcée de tempérer cette hâte en quittant les *abstracta* rétrospectifs et les préjugés prospectifs pour s'engager dans la réalité humaine des siècles de transition qui vont du latin parlé tardif du III^e siècle au protoroman (ou pour employer une terminologie équivalente, au roman parlé archaïque). Contrairement à des jugements parfois imprudents émis par des spécialistes de la philologie romane traditionnelle, cette révision proposée ne correspond nullement à une attitude «cléricale (autrement dit d'intellectuel latiniste)». Censément, les témoignages des auteurs contemporains latinophones seraient sujets à caution parce qu'ils ignoreraient ou mépriseraient la réalité langagière «populaire», ainsi que l'arguent trop souvent des critiques peu familiers de la documentation écrite (littéraire notamment) de cette période.

Mais précisément, l'enquête sociolinguistique s'est donnée les moyens de filtrer ces *testimonia* des contemporains. Et, en particulier, elle s'est résolument refusée à partager les préventions des intellectuels tant passés (*grammatici*) que contemporains (philologues) à l'égard de la parole commune de ces siècles: qu'il soit répété à longueur de préfaces dans les *Vitae sanctorum* altimédiévales que les *illettrés* parlent mal ne doit pas être interprété systématiquement comme le signe qu'ils parlent non pas latin, mais roman. Or, les *testimonia* des intellectuels latins de l'Antiquité Tardive et du Haut Moyen Age sont toujours retenus par les philologues traditionalistes comme pertinents lorsqu'ils sont négatifs. Et récusés lorsqu'ils sont positifs (en particulier sur la vitalité de la communication verticale latinophone jusqu'à une époque tardive). Sans entrer dans le détail de ces questions qui relèvent de l'épistémologie, le principe fondateur de la sociolinguistique diachronique (ou rétrospective) est que la latinophonie fut une réalité banale comme la francophonie ou l'anglophonie actuelles, multi-variable et évolutive, mais formant pendant des siècles un *continuum* langagier tant géo-

graphique que social.¹ En somme le latin fut la chose du monde la mieux partagée par tous: et ce n'est pas à nous, linguistes, sociolinguistes ou métalinguistes (cette dernière désignation, bienvenue, est due à J. Herman) du XXI^e siècle de nous ériger en «clercs» pour refouler dans les zones de la non latinité (quelle que soit la formulation) la majorité des habitants de l'Empire.²

2. Stades et strates intermédiaires

C'est dans ce cadre méthodologique que se place évidemment le problème de la description de la métamorphose langagière du latin parlé au roman parlé.³ Car, en dépit des continuités, le roman parlé n'est plus le latin parlé. Comment donc concilier deux données apparemment contradictoires: la réalité d'une longue vie de la communication latinophone et de celle de la métamorphose langagière? La solution, dans tous les domaines (ou pour être plus précis, dans tous les modules, selon une terminologie récente et justifiée⁴) de la langue est de tirer parti précisément de la notion de variation à l'intérieur du *continuum*. Elle permet de rendre compte à la fois de l'inextricabilité des phénomènes, du développement de formes nouvelles et de la continuité de la communication transgénérationnelle. Sans entrer une nouvelle fois dans le détail de cette modélisation, il y a lieu d'insister sur le fait qu'elle relève moins d'une perspective purement grammaticale de type linéaire (description exhaustive en profondeur) que d'une approche topologique multidimensionnelle (description par cartographie de surface à larges mailles). Elle conclut à l'existence de trois règles fondamentales dans la description topologique du changement langagier:⁵

1. Il n'y a le plus souvent pas de début absolu à l'apparition d'une nouvelle forme. Toute innovation est déjà disponible à un stade initial dans le diasystème de la langue (ici bien sûr le latin – entendu dans sa réalité totale).
2. Le développement de la nouvelle forme se fait de manière exponentielle, la disparition de l'ancienne, si elle est appelée à s'effacer, se produisant la plupart du temps de manière symétrique inversée. Cela signifie que la forme ancienne et la forme nouvelle cohabitent longtemps jusqu'au moment où le

¹ On verra sur ce sujet en dernier lieu Aemilianense, *Revista Internacional sobre la Génesis y los Orígenes Históricos de las Lenguas Romanas*, t. 1, 2004, qui publie les actes d'un ample colloque tenu sur le thème de la genèse des langues romanes à San Millán en 2003 et *Medioevo Romano*, t. 27, 2003, qui fait de même à propos de la mise par écrit des langues romanes, traitée lors d'un colloque tenu à Oxford en 2002.

² Dernière réflexion sur ce point par Banniard (2005).

³ Dans cette communication, la terminologie employée régulièrement est la suivante: 1) LPC: Latin Parlé Classique (-IIe s. à + IIe siècle); 2) LPT1: Latin Parlé Tardif de Phase 1, dit «impérial» (IIIe-Ve siècle); 3) LPT2: Latin Parlé Tardif de Phase 2, dit «Mérovingien» en Gaule du Nord, «Wisigothique» en Espagne, «Lombard» en Italie; 4) PR: Protoroman (VIIIe siècle), sous la forme Protofrançais en France d'oïl, Protoitalien en Italie, etc ... Une telle périodisation qui distingue (sans les séparer de manière tranchée) des époques successives commence à être employée sous des formes semblables par exemple par López García (2000: 197).

⁴ Sur cette question, Penny (2000).

⁵ Ceci résume un modèle théorique présenté dans diverses publications, dont Banniard (2003).

croisement final des deux développements a pour conséquence une inversion des hiérarchies et donc un changement de système. La somme de ces changements conduit à la mutation langagière.

3. Par voie de conséquence, il n'y a pas non plus d'effacement absolu de l'ancienne forme. Elle peut perdurer de différentes manières et éventuellement changer de statut pour se recombinaison avec la nouvelle.⁶

Ces règles supportent évidemment bien des nuances et des enrichissements. Leur intérêt est de permettre à la linguistique diachronique (latine et romane) de sortir d'un dualisme traditionnel appauvrissant pour écrire une histoire du changement dans la longue durée en se posant constamment la question: «qui parle quoi à qui, lequel comprend quoi», selon les lieux, les époques et les contextes. Tel est le cadre dans lequel se place cette communication qui aborde un des sujets les plus traités et les plus débattus, le remplacement du futur de l'indicatif à l'*imperfectum* (FI) par un système refait le plus souvent selon un modèle périphrastique en [Inf. + Aux.] ou [Aux. + Inf.]. L'application du modèle sociolinguistique conduirait déjà en soi à proposer une chronologie de longue durée où serait proposée une périodisation non seulement pour la grammaticalisation du nouveau futur roman (NF), représentée par la disponibilité d'un paradigme complet, mais aussi pour l'effacement de FI dans la parole commune. Toutefois, cette description reposant sur une opposition binaire (au moins) doit être modifiée et complétée en introduisant un troisième terme, le futur du *perfectum* (FII), qui, associé et finalement confondu avec le subjonctif du *perfectum* (SII), a constitué une strate concurrente et intermédiaire.⁷ Cette hypothèse repose sur un certain nombre de considérations dont voici l'essentiel.

L'idée d'une hésitation ou d'une bifurcation dans le processus d'élaboration des formes romanes est solidement attestée dans le domaine de la morphologie nominale, notamment dans la catégorie si innovante des épithétiques. Une des inventions les plus notables de la romanophonie fut la création de marqueurs à gauche des substantifs, les articles définis (puis indéfinis). Tous les travaux menés sur la genèse de cette invention ont permis de constater à quel point la parole latine tardive a été polymorphe dans l'invention de cette forme. En particulier, même dans des aires où se sont imposées les formes issues des démonstratifs *iste* et *ille*, de nombreux indices ont conduit à conclure à l'existence entre le V^e et le VIII^e siècle de choix alternatifs à partir du pronom indéfini *ipse*.⁸ Ce dernier, même dans les dialectes ou les langues où il n'a pas été choisi au terme d'un tri pluriséculaire, émerge sporadiquement dans les monuments écrits soit en écriture latine romanisante, soit en *scripta* romane. Ces faits requièrent une modélisation arborescente où une cartographie synchronique présenterait un faisceau [*ille/iste/ipse*] présent, non pas de manière fragmentée sur des aires latinophones déjà formées à l'image romane finale, mais de manière fluctuante avec des pics et des creux qui préfigurent éventuellement le tri ultérieur, mais ne l'accomplissent pas encore.

Le même type de raisonnement est valide en morphologie verbale. Le sort de l'imparfait du *perfectum* (le plus-que-parfait) est exemplaire à ce sujet. Il reste bien vivant en castillan (en occupant une nouvelle niche morpho-syntactique); il était encore vivant en occitan médiéval (où lui avait été là aussi réattribuée une autre case); il est sporadiquement attesté en ancien français (où son glissement sémantique particulier a sans doute conduit à son élimination

⁶ Ce type de modélisation qui a l'avantage d'historiciser le changement est présent dans des travaux comme ceux de Beckmann (1963) ou Schosler (2005: 537).

⁷ Cette proposition avait été déjà avancée, mais de manière secondaire, dans Banniard (2002: 176).

⁸ Cela a été bien établi en dernier par la grande synthèse de Selig (1993).

rapide).⁹ De ce faisceau de données, une modélisation statique conclurait à une fragmentation précoce de la parole sous l'Empire (c'est la conclusion la plus souvent retenue dans la tradition philologique). De son côté, une modélisation dynamique proposera la même représentation que dans le cas de *ipse*: les formes en *-(u)erat* continuaient à occuper le maillage langagier commun, avec des fluctuations qui, à terme, aboutiront à des choix proprement romains. En d'autres termes, il n'y a aucune raison de postuler un infléchissement fort de la fréquence de cette forme en Gaule du Nord avant une date tardive (VIII^e-X^e s.).

La même modélisation appliquée à la genèse du NF devrait conduire à la même prudence: le premier rival et le premier substitut du FI a été non pas la périphrase, mais bien le FII. Si l'on suit la chaîne causale des changements provoqués par la dynamique interne des fluctuations énonciatives (stylistiques), l'alternance FI/FII remonte là aussi aux origines de la latinité.

3. FII plautinien et SII castillan

Un exposé détaillé de ce point ne saurait être fait ici, de nombreux travaux ayant creusé la question du côté de la linguistique latine. De ceux-ci, on retiendra d'abord que les interprétations strictement grammaticales (statut temporel/statut aspectuel/statut modal) pour éclairantes qu'elles puissent être se heurtent rapidement à la barrière de la complexité langagière (les exceptions aux règles proposées se multiplient).¹⁰ L'interprétation s'engage alors dans la voie des fluctuations énonciatives, autrement dit, dans le cas de textes littéraires, dans le style. En effet, la remarquable souplesse de la syntaxe latine a entraîné dès l'époque classique des interférences continues entre le FII et le SII, cette bande interférentielle jouant en faveur d'une modalisation subtile et souvent continue des énoncés où s'enchâssent ces formes. En fait, cette capacité à moduler les formes a touché également le subjonctif présent dont on sait qu'en subordonnée, il est chargé d'introduire aussi l'information «futur». De notre point de vue, ce raccourci morphologique contribue à montrer combien le rapport [indicatif/subjonctif] était modulable dès qu'était en jeu l'information «futur», avec toute la gamme de virtualités (et donc de nuances) qui s'y associait.

Le théâtre de Plaute fourmille ainsi d'exemples où le FII/SII est investi d'un fort facteur énonciatif. Dans la scène d'exposition des *BACCHIS*, une des protagonistes, Bacchis I, tente d'amadouer le jeune Pistoclère et le convaincre de les protéger, elle et sa soeur, contre un soldat envahissant. A Pistoclère ayant demandé où trouver l'individu en question, l'héroïne répond: *Iam hic, credo, aderit. Sed hoc idem apud nos rectius// Poteris agere; atque is dum ueniat, sedens ibi opperibere.// Eadem BIBERIS, eadem dederò tibi, ubi BIBERIS, sauuium*¹¹. («Il va arriver, je crois. Mais tu pourras mieux mener l'affaire en question chez nous. Et en attendant sa venue, tu t'installeras là confortablement. Du coup, tu auras l'occasion de boire; du coup, j'aurai celle de te donner un baiser quand tu auras bu¹²»). Dans ce jeu de séduction et de persuasion, les deux formes au FII signalées typographiquement ne reçoivent pas d'autre justification que leur valeur marquée par rapport au FI, valeur que la traduction souligne un peu

⁹ Moignet (1964).

¹⁰ On trouve sur ce point (comme sur d'autres) un excellent exposé dans Ernout & Thomas (1964).

¹¹ Ernout (1957: v. 47-49).

¹² Traduction refaite.

lourdement. Quelques vers plus loin, lorsque Pistoclère tergiverse, la tentatrice change de ton: *Age igitur; equidem pol nihili facio nisi causa tua.// Ille quidem hanc abducat; tu nullus ADFUERIS, si non lubet.*¹³ («Allons donc! Moi, moi, tout ce que je fais, ce n'est que pour toi. Lui, il l'emmènera (l'autre Bacchis). Toi, tu peux t'esquiver si ça te chante»). Les occurrences de ce type sont nombreuses, il n'y a pas lieu d'insister, malgré l'intérêt de ce type de lecture qui permet de débarrasser la théorie des raideurs purement grammaticales. Certes, des objections sont disponibles: ces formes sont appelées par des commodités métriques; la langue de Plaute est exceptionnelle...¹⁴ Mais le bestiaire de ces occurrences touche toutes les catégories littéraires, et inclut largement la prose. De plus, l'élargissement du corpus montre que les chevauchements FII/SII rendent souvent indiscernables dès l'époque classique la présence de l'une ou de l'autre forme (la distinction perdant fréquemment son sens).

Dans ces conditions, les propositions suivantes peuvent être avancées:

1. Dès le LPC, le FII est disponible comme forme marquée du FI (que ce soit sous la forme propre de futur ou impropre de subjonctif).
2. C'est donc elle qui est disponible dans le schéma de l'inversion des hiérarchies pour servir de premier relais morphologique au FI.
3. Il s'ensuit que FII a dû connaître un stade de croissance exponentielle en LPT.
4. Sa disparition dans certaines aires romanes ne saurait être qu'un phénomène tardif.

Pour corroborer les propositions 3 et 4, il est également possible de s'appuyer sur les monuments romans. Tout d'abord, sans distinguer l'origine précise FII ou SII, on rappellera que ce paradigme est resté vivant tant à l'Ouest qu'à l'Est du domaine romanophone. A l'est, malgré le naufrage de la langue dalmate, on a pu acquérir la certitude que FII était resté vivant en acquérant la valeur de FI (*cantauero*, LPC > *canta/uro*, LPT > *kantura*, dalmate)¹⁵. Sur ce point les locuteurs se sont donc montrés exceptionnellement conservateurs, se contentant de mener à son terme une inversion binaire de la hiérarchie [non marqué (FI) / marqué (FII)] du LPC. A l'Ouest, le portugais possède un futur du subjonctif directement issu du paradigme du LPC/LPT: *Rogo-vos, se vos aprouguer, que...* («Je vous demande, si vous l'approuvez...»)¹⁶. Les étapes ont été (en grandes lignes): *adprobaueritis*, LPC > *aproga/uredes*, LPT > (*vos*) *aprouguer*, portugais médiéval). Le castillan a effectué les mêmes choix, la langue médiévale en faisant un usage régulier. Lorsque le Cid trace son programme d'action et envisage de percevoir des droits sur les territoires passés sous son autorité, il déclare: *Ellos me daràn parias con ayuda del Criador.// Que paguen a mi o a qui yo ovier sabor* («Ils auront à s'acquitter de droits pour moi, qu'ils paieront soit à moi, soit à tel ou tel qui aura ma préférence»)¹⁷. A ce propos on ne peut qu'être frappé de la continuité structurale de l'énoncé depuis les origines latines: la première relative introduit un subjonctif présent (*paguen*) qui évidemment incorpore une valeur future immédiate (non marquée, en quelque sorte); la seconde un subjonctif futur (*ovier*), plus investi (marqué); le jeu énonciatif plautinien n'est pas si loin. Les étapes formelles sont semblables: *habuero/habuerim*, LPC > *av(u)ero*, LPT > *ovier*, cast. méd. > *hubiere*, cast. mod.

¹³ Ib., v. 90.

¹⁴ Sur cet état ancien du latin classique, Lindsay (1907).

¹⁵ Ces données viennent d'être rassemblées et réanalysées par Muljačić (2000).

¹⁶ Magne (1944: t. 1, 38).

¹⁷ Montaner (1993: v. 2503-2504).

4. Topologie et marges

Un balayage synchronique de l'espace latinophone de l'Antiquité tardive et du très haut Moyen Age est donc requis. Compte tenu de la longue vie de ces formes en *-ro/rim* sur un vaste espace périphérique, il paraît raisonnable de postuler au moins que leur élimination fut un phénomène tardif sur l'aire latinophone. Disons-le de manière plus positive, ces formes de FII/SII sont restées dynamiques et vivantes pendant de longs siècles, tant sous l' Empire qu'au tout début des royaumes germaniques.¹⁸ En fait, du point de vue de la logique globale, c'est l'élimination précoce supposée qui devrait faire figure d'étrangeté. Les choix se sont fait lentement du V^e au VIII^e siècle, comme les variations étonnantes d'une région à l'autre, dans la construction du nouveau FI le montrent. Ni en Portugais, ni en Sarde, l'évolution fusionnelle [Aux. + Inf.] n'est accomplie au stade initial. Le portugais médiéval, bien qu'ayant eu l'ordre commun avec l'italien et le français [Inf. + Aux.] n'a pas soudé les deux éléments.¹⁹ Le sarde a, lui, gardé un enchaînement inverse, qui a imposé la protection des éléments séparés [Aux. + Inf.]²⁰. Que l'on se place du point de vue de la logique générale ou des enseignements de la dialectologie (synchronique, contemporaine), ces éléments plaident aussi nettement en faveur d'un polymorphisme sur toute l'étendue de l' Empire d'abord, puis des royaumes germaniques qui en sont issus, ensuite.²¹ Pour assurer ces conclusions, il convient de tenir compte également d'un argument anthropologique: le long maintien d'une communication latinophone tant verticale qu'horizontale sur cet ensemble langagier exclut que la fragmentation ait été précocement accomplie.²² L'existence d'une parole latine à paramètres multiples et fluctuants²³ conduit à poser l'hypothèse en faveur d'une période de surcharge morphologique, tant que les locuteurs n'avaient pas encore fini le tri et le choix qui élagueraient et allégeraient leur univers langagier tout en fixant leur identité locale.²⁴ De cette modélisation, il ressort que les formes de FII/SII, loin d'avoir été éliminées précocement sur l'aire centrale de la latinophonie (France/Italie) sont demeurées vivantes dans la parole commune.

¹⁸ Pour le rôle de ces formes en latin médiéval, on dispose à présent de Stotz (1998).

¹⁹ *Queixar-me-ei* («Je me plaindrai») < *queri(-rere) me habeo*, LPT; *Dar-me-a* («Il/ elle me donnera») < *dare me habet*, LPT.

²⁰ *Aet facher* («Il/ elle fera») < *Habet facere*, LPT; *Aet mandigare* («Il/ elle mangera») < *Habet manducare*, LPT.

²¹ A ce compte, l'exemple de soudure si souvent cité dans le cas de l'évolution du latin au français, *daras* (mi-VIII^e siècle) devrait être relativisé en ce sens que l'ordre potentiel *as dare* n'avait sûrement pas encore disparu de la parole commune.

²² Les preuves apportées en ce sens, en particulier par Banniard (1992); Van Uytfanghe (1994); Wright (1982) ont résisté à la critique (du moins quand elle est fondée sur une lecture sérieuse), même dans le cas de romanistes qui restent partisans des descriptions philologiques traditionnelles, comme Zamboni (1998).

²³ Cette labilité de l'ordre des lexèmes et la longue période de fluctuations dont il faut admettre l'existence dans la réalité orale n'est pas assez prise en compte dans les modélisations proposées par Klausenburger (2000: 155). C'est l'inconvénient des typologies trop globalisantes (en dépit de leur intérêt heuristique). La fameuse opposition *Right branching / Left branching* néglige ces fluctuations et surtout traite les éléments comme des pièces d'un puzzle écrit en oubliant le poids de l'intonation.

²⁴ Sur cette hypothèse d'une surcharge transitionnelle, Banniard (2001a), idem (2001b).

La question qui se pose alors est évidemment le degré de vitalité de ces formes sur les espaces où nous savons qu'elle a fini par disparaître. Ici, deux observations peuvent nous guider. Tout d'abord, dans leur développement diachronique, ces phénomènes ne sont certainement pas linéaires: cela signifie que la situation finale (effacement) ne signifie pas forcément qu'à une date antérieure (mettons deux siècles), la fréquence de la forme dans la parole était déjà résiduelle dans la langue commune. Dans des domaines déjà documentés et traités, comme le sort de *ipse*, les enquêtes ont établi que cette forme avait connu un succès étonnant sur des aires où elle a pourtant été finalement éliminée. Dans une perspective de modélisation en dynamique non linéaire, cette fluctuation diachronique n'est pas si surprenante. Mais cela invite à chercher les causes de l'amenuisement final non dans une «usure» interne de la forme, mais dans des différences mineures des conditions initiales, puis majeures, selon un procès d'interaction chaotique (au sens mathématique du terme),²⁵ dans le développement qui s'en est suivi. Autrement dit, la clef des différences à l'échelle macro-dialectale se trouve non dans des oppositions binaires élémentaires (0/1) entre la forme préservée et la forme éliminée (choix statique posé dès l'origine), mais dans l'orientation dynamique des rapports entre les deux formes dans l'ensemble du diasystème.

La documentation écrite de l'époque mérovingienne montre une extension quantitative significative des formes FII/SII, cette prégnance étant, comme on pouvait s'y attendre, être dominante dans les documents de type juridique (chancellerie royale, testaments, *leges*, etc...). Leur présence a été repérée depuis longtemps par les travaux qui ont été consacrés à la langue latine de ce temps,²⁶ la phrase type étant:

Si alicuius porci aut qualibet pecora ipsum custodientem in messe aliena cucurrerint et illum negantem ei fuerit adprobatum DC denarios qui faciunt solidos XV culpabilis iudicetur.²⁷

(«Si les porcs ou n'importe quel bétail d'un particulier ont, alors qu'il en avait la garde, divagué dans une récolte et que, malgré ses dénégations, sa faute a été prouvée, qu'il soit condamné à une amende de 500 deniers, autrement dit 15 sous»). La fréquence élevée de ces occurrences, même si elle est requise par la catégorie d'énoncé, serait en soi un indicateur de la persistance de cette forme, d'autant plus que, comme le manifeste la graphie de ces textes, le souci normatif le cède facilement aux exigences de la communication commune avec des latinophones pour lesquels le latin était une langue seconde apprise oralement aux V^e/VI^e siècles.²⁸ Ce qui est frappant et qui plaide en ce sens est que l'emploi du FI est en revanche évité dans ce type particulier de texte (je dirais fortement interactifs) au profit soit de FII/SII, soit de périphrases figées comme [*debeo / uolo + inf.*]. Comme par ailleurs le NF n'est pas directement attesté, la conclusion d'une présence préférentielle de ce FII/SII en devient d'autant plus significative.

Une dernière raison structurale invite à cette conclusion, la question de ce que l'on appelle souvent le *time shifting* en LPT, déplacement des axes paradigmatiques qui a notamment conduit le subjonctif plus-que-parfait à occuper la case du subjonctif imparfait (autrement dit à se décaler du *perfectum* à l'*imperfectum*). Le même procès multiplie dans nos textes les tournures de type [*iudicatum fuit/fuerat*] aux dépens de celles [*iudicatum est/erat*]. La

²⁵ La référence analogique de cette modélisation est dans Stewart (1994).

²⁶ Falkowski (1971); Pei (1932); Vieillard (1927).

²⁷ *Pactus legis salicae*, I, IX, 5 (ed. KA Eckhard, Berlin, 1955).

²⁸ Flobert (2004).

multiplication des formes futures du *perfectum* au détriment des formes futures de l'*imperfectum* s'intègre bien à cette tendance générale.

5. Modélisation, chronologie

On proposera alors la modélisation et la chronologie suivantes pour le passage de la morphologie latine du FI à celle romane du NF.

STADE 0, LPC:

Apparition d'une opposition FI forme non marquée // FII, forme marquée (fluctuation énonciative).

STADE 1, LPT1:

- a) FII, glissant dans l'axe de l'*imperfectum*, entre en conflit avec FI, en se dé-marquant (re-grammaticalisation).
- b) Apparition d'une nouvelle tournure marquée, [Aux. + Inf.] ou [Inf. + Aux.] (fluctuation énonciative).
- c) Création d'une nouvelle opposition, FII (non marqué) // [Inf. + Aux.] (marqué).
- d) FI glisse aux marges du diasystème (archaïsme).

STADE 3, LPT2:

- a) La nouvelle tournure s'étend, à proportion tend à se dé-marquer, et par voie de conséquence à se grammaticaliser (construction du paradigme).
- b) FII perdant en fréquence tend à se re-marquer et soit à disparaître, soit à changer de niche sémantique.
- c) FI achève de sortir du diasystème (réfugié dans la langue savante, orale et surtout écrite.)

STADE 4, PR

- a) Régionalisation des résultats de FII/SII: glissement aux marges du diasystème ou élimination (Catalogne, France, Italie); vitalité dans d'autres cases (Espagne, Portugal); maintien dans la case FI (Dalmate).
- b) Régionalisation des résultats de NF: Tmèse (Portugal, Sarde); Soudure (Castillan, Catalan, Occitan, Italien).

Par conséquent, dans cette modélisation, du III^e au VI^e siècle, le véritable concurrent de FI fut FII/SII, qui se fit lui-même détrôner par NF, sans doute aux VII^e/VIII^e siècle²⁹. Si l'on réfléchit de près à cette évolution, en macrotopologie et en machrodiachronie, du point de vue des marqueurs morphologiques, il est vraisemblable que FII ait contribué au succès de NF et surtout à sa synthétisation sur certaines aires. En effet, si l'on regarde la zone d'émergence où la grammaticalisation est achevée dans le cas des formes synthétiques, il s'est produit une bifurcation à la fois imprévisible et radicale du démarcateur. L'information temporelle «futur» était en LPC apportée soit par *-bit* (1ère conjugaison), soit par *-et* (autres). Or, dans le NF, c'était initialement *habet* qui apportait son équivalent (même si cette forme étant marquée apportait un supplément d'information par rapport à la forme courante). Lorsque la fusion et le paradigme sont complets, sans doute au VIII^e siècle, ce caractère est perdu, l'auxiliaire ne

²⁹ En dépit de diverses observations intéressantes, cette modélisation ne suit donc pas en particulier les propositions de Vincent & Bentley (2001), parce que d'une part la forme en *-urus* n'est pas justiciable d'une topologie globale en latinophonie (sa fréquence n'est pas élevée) et d'autre part parce que ces auteurs refusent l'existence d'un phénomène pourtant largement attesté par la dialectologie et la sociolinguistique, le polymorphisme.

servant plus que de marqueur de personne, parce que le démarcateur futur est précisément le *-R-*, qui apparaît comme une innovation majeure.³⁰ Mais si l'on retient l'hypothèse proposée d'un FII/SII en progression exponentielle dans la parole, on admettra qu'il a offert à la transmission de l'information temporelle «futur» une matrice morphologique en *R*. Cette dernière bénéficiait d'au moins trois avantages par rapport au formes du FI:

- 1) La régularité. Le FI changeait en LPC selon les conjugaisons.
- 2) La solidité. Il est unique dans l'ensemble des formes conjuguées du LPC.
- 3) Le soutien énonciatif (effet en boucle du marquage, le *-R-* créant la focalisation, puis la focalisation le privilégiant dans la chaîne orale).

Le facteur 3 a fini par jouer contre lui, le succès même de la forme l'ayant banalisée.

Mais au fil des générations, ce FII/SII en *-R-* a pu fonctionner comme un attracteur morphologique, contribuant au succès du NF en favorisant la fusion décisive des deux lexèmes dont le résultat fut effectivement d'installer comme indicateur temporel de futur le *-R-*.

Bibliographie

- Andrieux, N., E. Baumgartner (1983): *Systèmes morphologiques de l'ancien français, Le verbe*. Bordeaux: Bière.
- Banniard, M. (1992): *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin*. Paris: Institut des études augustinienes.
- (2001a): Action et réaction de la parole latinophone: démocratisation et unification (IIIe–Ve siècle). In: J. M. Carrié, N. Duval, G. Cantino-Wataghin (éds.): *Antiquité Tardive et «démocratisation de la culture», mise à l'épreuve du paradigme, L'Antiquité Tardive*, 9, 115-129.
- (2001b): Changement de langue et changement de phase (VIIe/VIIIe s.) en Occident Latin. In: C. Moussy (éd.): *Actes du Xe congrès de linguistique latine (Paris, 1999)*. Louvain: Peeters, 1021-1031.
- (2002): Les verbes de modalité en latin mérovingien. In: Cl. Moussy (éd.): *Les modalités en latin*. Paris: Presses Université Paris-Sorbonne, 173-183.
- (2003): Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes. In: G. Ernst et al. (éds.): *Romanistische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania (HSK)*. Berlin / New York: De Gruyter, 1, 544-555.
- (2005): Question de métalangage en linguistique diachronique. In: Injoo Choi-Jonin et al. (éds.): *Questions de classification en linguistique: méthodes et descriptions*. Berne: Francke, 1-17.
- Beckmann, G. (1963): *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*. Tübingen: Niemeyer.
- Ernout, A. (éd.) (1957): *Plaute, Les Bacchides*. Paris: Les Belles Lettres.
- , F. Thomas (1964): *Syntaxe latine*. Paris: Klincksieck.
- Falkowski, R. (1971): Studien zur Sprache der Merowingerdiplome. In: *Archiv für Diplomatik*, 17, 1-125.
- Flobert, P. (2004): Latin-Frankish Bilingualism in Sixth Century Gaul: the Latin of Clovis. In: J. N. Adams, M. Janse, S. Swain (éds.): *Bilingualism in Ancient Society*. Oxford: Oxford University Press, 419-430.

³⁰ Une excellente présentation de cet ordonnancement des traits démarcateurs est faite par Andrieux & Baumgartner (1983: 137-154).

- Klausenburger, J. (2000): *Grammaticalization: studies in latin and romance morphosyntax*. Amsterdam / Philadelphie: Benjamins.
- Lindsay, W. M. (1907): *Syntax of Plautus*. Oxford: James Parker & Co.
- López García, García A. (2000): *Como surgió el Español. Introducción a la sintaxis histórica del español antiguo*. Madrid: Gredos.
- Magne, A. (éd.) (1944): *A demanda do Santo Graal*. Rio de Janeiro: Imprensa nacional.
- Moignet, G. (1964): La forme en RET dans le système verbal du plus ancien français. In: *RLiR*, 73, 1-65.
- Montaner, A. (éd.) (1993): *Cantar de mio Cid*. Barcelone: Crítica.
- Muljačić, Zarko (2000): *Das Dalmatische. Studien zu einer untergegangenen Sprache*. Köln, Weimar, Wien: Böhlau Verlag.
- Pei, M. (1932): *The Language of the Eighth Century Texts in Northern France. A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and other Source*. New York: Columbia University.
- Penny, R. (2000): *Variation and change in Spanish*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Schosler, L. (2005): «Tu eps l'as deit / Tut s'en vat declinant». Grammaticalisation et dégrammaticalisation dans le système verbal du français. In: *Aemilianense*, 1, 517-568
- Selig, M. (1993): *Die Entwicklung der Nominaldeterminanten im Spätlatein, Romanischer Sprachwandel und lateinische Schriftlichkeit*. Tübingen: Gunter Narr.
- Stewart, I. (1994): *Dieu joue-t-il aux dés? Les nouvelles mathématiques du chaos*. Paris: Flammarion.
- Stotz, P. (1998): *Lateinische Grammatik des Mittelalters, t. 4, Formenlehre*. Munich: Beck.
- Van Uytenghe, M. (1994): La Bible et l'instruction des laïcs à l'époque mérovingienne: des témoignages textuels à une approche langagière de la question. In: *Sacris Erudiri*, 34, 67-123.
- Vielliard, J. (1927): *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne*. Paris: École des Hautes Études.
- Vincent, N., D. Bentley (2001): The demise of the Latin future periphrasis in *-urus esse*. In: C. Moussy (éd.): *Actes du Xe congrès de linguistique latine (Paris, 1999)*. Louvain: Peeters, 143-155.
- Wright, R. (1982): *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*. Liverpool: Cairns.
- Zamboni, A. (1998): Dal latino tardo agli albori romanzi: dinamiche linguistiche della transizione. In: *Settimana 45, Spolète*, 619-698.